



DISCOURS SUR L'ILLETTRISME

MINISTÈRE DE L'EMPLOI ET DE LA SOLIDARITÉ -
GPLI. 1999.

Le GPLI publie sous forme de brochures les comptes-rendus des séminaires aux thèmes variés qu'il organise dans le but " d'instituer un temps d'échanges et de débats entre les acteurs de la lutte contre l'illettrisme et des chercheurs ".

Le document qui nous occupe ici regroupe les 4 interventions et les débats qui les ont suivies du séminaire de recherche du 27 mai 1998 consacré aux Discours sur l'illettrisme.

Jacques Fijalkow, premier intervenant, a choisi à travers deux exemples - la dyslexie et la méthode globale - de parler des *Discours sur la lecture avant l'illettrisme*. Il s'est attaché à montrer comment ces "deux vieilles dames" ont suscité une abondante littérature, reflets des croyances, des débats et des accusations marquées par "l'air du temps" dont elles ont été et sont encore les objets alors que

ce qui les caractérise l'une et l'autre, c'est une impossibilité de les définir et, par voie de conséquence, d'en mesurer l'ampleur, d'en cerner les effets. Pour J. Fijalkow, " *si, sur le plan scientifique comme sur le plan professionnel, les idées demeurent que les faits ne confirment pas, il faut donc aller chercher ailleurs que dans une démarche rationnelle le secret de la longévité d'une idée aussi mal fondée empiriquement* " et considérer " *l'hypothèse dyslexique comme une sorte d'acharnement organiciste* ". Quant aux accusations concernant la méthode globale, elles sont typiquement des faits de discours qui renvoient à l'accusée la charge de la preuve !

Bernard Lahire, parlant de la *rhétorique de l'illettrisme*, note que dans un article de Guy Thuillier paru en mars 1967 et intitulé *Un problème social : les illettrés et semi-illettrés*, apparaissent tous les "lieux communs" qui seront utilisés par la suite dans la construction sociale de l'illettrisme comme problème public. Tout y est des procédés rhétoriques ou des thèmes qui fonderont les arguments et les manières de dire et de penser l'illettrisme à partir de 1970.

"Pour qu'un problème social soit publiquement acceptable, il faut qu'il soit constitué comme un scandale", qu'il soit situé du côté du "négatif" et suscite ainsi l'indignation, rappelle B. Lahire qui a beau jeu de relever dans les discours les expressions et les métaphores qui stigmatisent les illettrés (leur "marginalisation" due à un "handicap"... "lié à l'alcoolisme, au chômage"... qu'ils "dissimulent" et "compensent"... qui appelle "la solidarité du corps social"... etc.) et l'illettrisme (ce "fléau social... économique... national... des temps modernes..." cette "maladie..." dont on craint "la contagion" et qu'il convient de "dépister", "d'éradiquer" par des "campagnes de lutte"). Et l'auteur de distinguer dans toutes les raisons exprimées de s'indigner : les Raisons Majeures, introduites essentiellement par ATD Quart Monde et convoquées par les "dignitaires" (grands journalistes, hommes politiques, intellectuels et écrivains) et les Raisons Mineures, plutôt utilisées par les acteurs ou dans les comptes-rendus d'actions. Raisons soit d'ordre social - la fameuse "fracture sociale" qui déchire le Lien social, en l'occurrence la Démocratie et ses vertus républicaines - soit liées à l'individu - la dignité, l'autonomie, le pouvoir sur soi et son environnement... Etude intéressante et salutaire que celle faite par B. Lahire, qui *a posteriori*, fait prendre conscience des "contraintes" rhétoriques qui "pèsent" sur les discours et les "structurent", y compris celui de l'AFL qui, bien que distinct du discours majoritaire, ne s'inscrit pas moins dans le "champ".

C'est le discours des illettrés qui a fait l'objet de la communication de Hugues Lenoir (Université de Paris X). *Paroles d'apprenants* rend compte de leurs représentations de la formation, des savoirs et des formateurs. Paroles qui peuvent modifier positivement la perception commune qu'on a des illettrés mais qu'on a l'impression d'avoir déjà entendues ou lues par ailleurs dans des enquêtes et interviews diffusés par les médias.

Politique et illettrisme, quels mots pour une démocratie ? est le titre de l'intervention de Jean Yves Boulet (Université de Toulouse 1), elle aussi particulièrement intéressante puisqu'elle porte sur les représentations des élus (ici

de la Région Midi-Pyrénées) vis à vis du problème de l'illettrisme. Elus qui ont la double fonction d'être leaders d'opinion et de faire la loi. En d'autres termes, d'exprimer et de traduire dans les faits la volonté politique par rapport à l'illettrisme. Et nous savons bien, à l'AFL, l'importance de cette volonté politique sans laquelle rien ne peut se faire véritablement en matière de politiques locales de lecture et de Villes-Lecture, par exemple.

- Premier constat : "la sociographie des élites locales a beaucoup évolué (...) et les référentiels de l'action s'en trouvent modifiés." Nous ne sommes plus dans cette période de la République où tout ce qui touchait à l'instruction et à l'éducation apparaissait comme les éléments d'un projet fondateur et sans ambiguïté, où "l'homologie entre le monde des lettres et la politique" donnait foi et dynamisme au projet politique.

- Deuxième constat : les élus ont "une connaissance brouillée du problème de l'illettrisme". Brouillage idéologique (l'illettrisme n'existe pas, ou seulement de façon marginale), politique (c'est la faute à quelqu'un ou de quelque chose, l'échec de l'école) et stratégique ou organisationnel (c'est un enjeu d'échanges entre l'Etat, l'administration, les associations et les collectivités locales). Autrement dit, le discours sur l'illettrisme peut être réfuté, servir à désigner un adversaire ou un autre problème, se constituer en motif de plainte. La lutte contre l'illettrisme s'intègre mal dans la politique sociale dans la mesure où les illettrés ont une représentation sociale floue voire inexistante et parce que le succès n'est pas assuré. "En d'autres termes, l'illettrisme est un contenant social dont on ne connaît pas bien le contenu, une forme dont on se dispute le sens" résume J.Y. Boulet qui conclut que "la définition de l'illettrisme comme objet public dépend pour une grande part de ceux qui travaillent avec ou pour les illettrés" de ceux "qui ont intérêt à ce qu'il existe" sans exclure pour autant sa réalité.

Il faut lire ce document, trop succinctement présenté ici, qui resitue bien le phénomène de l'illettrisme dans ses dimensions historiques, culturelles et politiques et qu'on

peut se procurer auprès du GPLI, 9-11 rue Georges Pitard
75740 Paris Cedex 15.

Michel VIOLET

ENTRE L'ENFANT ET L'ÉLÈVE L'ÉCRITURE DE SOI

MARIE FLORENCE ARTAUX
PRESSES UNIVERSITAIRES DE NANCY - 1999 - 198
Pages. - 130F

Marie-Florence Artaux exerce dans un IME, elle est membre d'une équipe de recherche sur les acteurs de l'éducation et de la formation à Nancy. Le mémoire dont est issu son livre a été lauréat du prix de la recherche en pédagogie attribué par l'université de Rouen en 1997.

Dans la préface, Gérard Fath présente bien le sens de cette publication dont le lien avec ce chantier permanent ouvert pour faire redécouvrir à des publics en difficulté les ressources du langage qui traversent et constituent le sujet *humain rendrait ici toute analyse par trop réductrice.* " *La tentative de l'esthétisme reste grande, qui réactive invariablement les stéréotypes de l'activité créatrice débri-dée, entièrement dévolue aux mystères de l'inspiration et rarement exempte d'élitisme. (...) Rien de tel dans le travail présenté ici par Marie-Florence Artaux. Il s'inscrit dans l'épaisseur d'un travail quotidien suivi, au sein d'un établissement pour enfants et adolescents en difficulté, et non pas dans l'écume de quelques réussites circonstanciées dans quelque milieu protégé.* "

Chantier de l'atelier pour ces enfants et ces adolescents sollicités par une véritable pédagogie des schèmes d'écriture. Chantier de la même urgence pour son animatrice en quête d'introductions textuels dont l'implication parvient à rendre l'atelier producteur de textes, visiblement marqués par leur difficile genèse. On est là devant **un remarquable exemple d'analyse de pratique professionnelle qui doit retenir l'attention de tout enseignant en recherche** et où se donne à voir en mouvement la pensée de ceux qui, élèves ou maîtres, tentent de repousser des limites. " *C'est*

toujours à double-sens, vient dire ici l'auteur : mon propre cheminement de formation et de vie change ma pratique ; leurs manières de cheminer ne cessent de me faire avancer. " On retrouve ainsi en quoi un atelier d'écriture n'est pas une ruse de pédagogue ou de psychanalyste mais un lieu de production mutuelle sur le mode d'un atelier de peintre à la Renaissance où une quête existentielle apprend, en relation avec les autres et dans le monde, à tirer sa force de la résistance du matériau.

Jean FOUCAMBERT

La plus noble conquête de l'homme est la parole,
et la plus utile l'écrit. La première trace la limite
exacte entre l'homme et la création brute, la
seconde le distingue des sauvages non civilisés

T. Astle, *The origins and progress
of writing*, 1784

Il est bien difficile de continuer à dire qu'il existe
une ligne de partage nette et une différence fon-
damentale entre les cultures qui utilisent des mots
écrits et celles qui ne le font pas.

R. Finnegan, *Modes of thought*, 1973

L'acharnement de l'Eglise protestante à alphabéti-
ser l'Allemagne de la Réforme peut être comprise
comme une tentative de convertir la populace, de
l'arracher "à ses habitudes et à ses modes de
vie anciens" et de l'amener "à l'orthodoxie la plus
tatillonne, reposant sur la plus stricte conformité".

D. R. Olson, *L'univers de l'écrit*, 1998, citant G.
Strauss, *Luther's house of learning*, 1978

PRODIGES ET VERTIGES DE L'ANALOGIE DE L'ABUS DES BELLES-LETTRES DANS LA PENSÉE, JACQUES BOUVERESSE, RAISONS D'AGIR ÉDITIONS, 1999, 152 Pages - 30F.

Après quelques lignes, vous retrouverez la "furieuse allégresse" qu'évoque Pierre Bourdieu dans la première page des **Règles de l'art**, à propos des "lieux communs bien-pensants" relevés chez D. Sallenave "dans un de ces innombrables plaidoyers sans âge et sans auteur en faveur de la lecture, et de la culture" : "Lire c'est d'abord s'arracher à soi-même, et à son monde" ; "il n'est plus possible d'être au monde sans le secours des livres."

C'est dans ce même mouvement de "destruction des illusions" que Jacques Bouveresse, professeur au Collège de France, part en bataille contre l'approximation, la confusion, l'imprécision et l'abus de lyrisme dans la pensée contemporaine. L'affaire remonte à 1996 : Alan Sokal, physicien américain avait publié dans une revue scientifique un texte canular, pastiche épistémologico-politique truffé de contre vérités et d'expressions jargonneuses des plus modernes. Publié, le texte passa comme n'importe quel autre et Sokal associé au philosophe belge Bricmont, provoquèrent un scandale en révélant la supercherie, dénonçant du même coup bon nombre d'auteurs français et américains, qualifiés d'"imposteurs", auquel renvoyait l'article : Lacan, Deleuze, Guatarri, Foucault, Serres et d'autres. La hache de guerre entre les sciences humaines et les sciences dures était une fois encore déterrée.

Jacques Bouveresse vient à leurs secours, trois ans après la tempête, sans doute avec plus de discernement et de subtilité, pour dénoncer à quel point "le bien écrire est trop souvent payé d'un encouragement presque explicite à l'approximation et à la confusion. Il y a même selon moi une sorte d'antinomie entre le bien écrire et l'exigence de précision. Quand on veut être précis, on écrit souvent mal."

(1) Non pas les littéraires contre les scientifiques, mais le "littérarisme" - dérive des lettres équivalente à la dérive scientifique - contre la rigueur intellectuelle. Ou les belles-lettres comme cache misère d'une pensée décharnée : il ne

s'agit pas "d'empêcher les intellectuels critiqués par Sokal et Bricmont de dire quelque chose, mais savoir s'ils ont dit quelque chose." (p. 121)

C'est bel et bien de compréhension, de lecture et d'écriture qu'il s'agit. Il avoue lui-même rester perplexe devant bon nombre de textes actuels dont l'obscurité finit par faire croire qu'il n'y a peut-être rien à comprendre. "On y est rarement certain de comprendre comme il faudrait ce qu'on lit, mais également parce qu'il est possible apparemment de s'installer de façon durable et très confortable dans des formes d'incompréhension presque totale." (p. 8) Les noms cités ne sont qu'exemplaires - l'auteur semble presque s'excuser, avec une naïveté des plus ironiques, de ne citer qu'eux. Point de Sallenave ici, ni Lacan, ni Deleuze - "de beaucoup le meilleur" (1) - mais Badiou, Dérída, Lyotard, Sollers... qui brillent selon lui avec éclat du côté du risible. Mais c'est à Régis Debray ("docteur es médiologie") et Michel Serres qu'il réserve un sort particulier. Celui de penseurs qui tiennent, au prix de toutes les concessions, à donner à leur pensée une légitimité par un ancrage scientifique. Ce qui est en cause, c'est un théorème important du mathématicien et logicien Kurt Gödel. Régis Debray le sort de son champ scientifique pour l'appliquer à la politique, à la religion et aux systèmes sociaux. "Folie de l'esbrouffe ?" (1) Bouveresse précise : "le théorème de Gödel ne démontre effectivement (...) absolument rien à propos des systèmes sociaux. Il pourrait assurément fournir une analogie intéressante, mais il faudrait expliquer en quoi elle consiste exactement." (p. 27) Le procédé est mis en évidence : comparer l'incomparable, utiliser comme moteur d'une pensée ce qui ne devrait être qu'illustration, analogie ou métaphore. Michel Serres aggrave la situation en 1989 en créant le principe de Gödel-Debray, créant une filiation des plus surréaliste que Bouveresse compare à ce qu'aurait été un principe de Poincaré-Nietzsche (p. 77). Robert Musil - le grand romancier viennois qui offre à de nombreuses reprises des préludes aux démonstrations de Bouveresse - évoquait à propos de Spengler en 1921 "le zoologue qui classerait parmi les quadrupèdes les chiens, les tables, les chaises et les équations du 4ème degré."

(1) S. BOURNEAU, *Pour une réelle philosophie*, entretien avec Jacques Bouveresse, pp. 36 -40, "Les Inrockuptibles", numéro spécial de décembre 98, Pierre Bourdieu rédacteur en chef invité.

Il n'y a pas que les emprunts à la science qui prêtent à l'approximation et à la fantaisie. Les philosophes se croient selon lui, le droit d'utiliser comme bon leur semble la comparaison sans jamais s'interroger sur le bien fondé de son usage. B. Henri-Lévy déclara en 1977 dans *Le Matin* : "Chacun sait aujourd'hui que le rationalisme a été un des moyens, un des trous d'aiguille par quoi s'est faufilée la tentative totalitaire. Le fascisme n'est pas issu de l'obscurantisme mais de la lumière. (...) La raison, c'est le totalitarisme." (p. 31)

Comparaison de l'incomparable, raccourcis logiques, amalgames intellectuels... tout y est. On assiste à une démonstration des plus précises qui détaille "comment l'exigence de la précision a pu devenir à ce point, dans l'esprit de la plupart de nos intellectuels, l'ennemie numéro un de la pensée authentique." (p. 58)

Prodiges et vertiges de l'analogie est bien une réflexion de fond et non pas une attaque en ligne des sciences humaines. Bouveresse ne cherche pas "à exempter les scientifiques de leurs propres responsabilités dans les utilisations contestables ou franchement aberrantes qui peuvent être faites aujourd'hui du discours de la science." On a plutôt à faire à une authentique critique sociale qui dénonce notre "époque où, l'imagination prétend de plus en plus détenir et même détenir seule le pouvoir législatif lui-même et ne traite plus la raison que comme une simple exécutante de ses volontés." (p. 59) La violence des réactions suscitée par le texte de Sokal ressemble à celle qu'ont provoquée Bourdieu et Halimi dans le monde de la télévision et de la presse. "Manifestement, remarque Bouveresse, le libéralisme que tout le monde professe (...) implique la liberté totale de création et d'expression mais pas celle du jugement." (p. 135) En quelques dizaines d'années, écrit-il, on est passé "de la philosophie du soupçon systématique et obligatoire à celle du soupçon interdit." (p. 112)

Où est, aujourd'hui, la pensée critique ? À propos de Finkelkraut critiquant Halimi et son titre que seul un "marxiste sectaire" pouvait employer (Les nouveaux chiens de garde), l'auteur s'interroge : "Comme la pensée unique, le copinage [terme suggéré par Finkelkraut] lui semble un

vrai sujet (...). Mais dans ce cas, qu'est-ce qui l'empêche de le faire lui-même ? (...) J'ai bien peur que le copinage généralisé ne fasse surtout partie de ces choses abstraites que l'on doit toujours mentionner en passant ; pour montrer que l'on sait à quoi s'en tenir, mais qui ne mérite jamais que l'on s'y attarde concrètement." (p. 124)

Après cette étude des plus honnêtes du "débordement de l'imprécision lyrique sur les terres de la raison." (Robert Musil, cité p. 58), vous pourrez vous orienter vers une autre pratique intellectuelle tout aussi loyale. Dans **Pourquoi la psychanalyse ?** (2) l'historienne Elisabeth Roudinesco écrit de l'autre côté, celui des sciences humaines. Elle consacre 4 pages (138 à 142) à la défense de Lacan attaqué par Sokal et Bricmont. Elle y fustige aussi la société démocratique moderne qui "au nom du mondialisme et de la réussite économique, (...) a tenté d'abolir l'idée de conflit social". Elle y érafle au passage la croyance en l'idéal cognitif qui réduit le cerveau à une machine, ainsi que cette "psychologie qui prétend emprunter ses modèles à la science [mais] qui n'est qu'un instrument de pouvoir (...) qui dépouille l'homme de sa subjectivité et cherche à lui dérober sa liberté de penser."

Hervé MOËLO

J'ai constaté que le seul fait, pour une nouvelle, d'être écrite, en augmentait considérablement l'effet. Des nouvelles qui, si elles avaient été orales, eussent été accueillies avec doute et dédain s'acceptaient, une fois écrites, comme paroles d'évangile. De même, les indigènes, si prompts à remarquer le moindre lapsus dans la conversation, à s'en amuser et même à le retourner contre son auteur avec une joie malicieuse, ne veulent jamais admettre qu'une faute ait pu se glisser dans une lettre.

Karen Blixen, *Out of Africa*, 1942.